

REVUE DE PRESSE

le Rideau

LE SIL ENCE DE



CLAIRE LAGRAN GE

Céline Delbecq ✱
Compagnie La Bête Noire ✱
18 → 28 Nov. 2025

JOURNALISTES

17 novembre

No Télé - Aniko

18 novembre

Ancienne journaliste BX1 : Charlotte Maréchal

La Libre - Stéphanie Bocart

UPPFB - André Buyse

RTBF Culture - Louis Thiébaud

Anciennement Le Vif - Aliénor Debrocq

Le Soir - Catherine Makereel

Radio Campus - Elisabeth Loos

L'Echo - Eric Russon

Musiq3- François Caudron

Radio Campus - Kika Demange

19 novembre

Anciennement journaliste RTBF - Françoise Nice

20 novembre

Axelle Magazine - Sabine Panet

21 novembre

Le Soir - Anne-Sophie Leurquin

25 novembre

La Première - Régine Dubois

La Première - Cédric Wautier

27 novembre

Mutualité Chrétienne - Sandrine Cosentino

28 novembre

Le Soir - Anne-Sophie Leurquin

SOMMAIRE



Presse écrite

Papier

- Avant-propos & Interview : [Catherine Makereel, Le Soir, 12/11/25](#)
- Avant-propos & Interview : [Stéphanie Bocart, La Libre, 18/11/25](#)
- Critique : [Stéphanie Bocart, La Libre, 21/11/25](#)
- Critique : [Catherine Makereel, Le Soir, 22/11/25](#)

Web

- Critique : [Louis Thiébaud, RTBF.be, 19/11/25](#)
- Critique : [Eric Russon, L'Echo, 22/11/25](#)
- Critique : Françoise Nice, 24/11/25
- Annonce : [Charlotte Maréchal, réel instagram, 20/11/25](#)



Presse audio-visuelle

Radio

- Critique : [Eric Russon, Kiosk, 22/11/25](#)
- Annonce et interview : [François Caudron, Les Arts de la scène, Musiq3, 25/11/25](#)

TV

- Reportage : [Aniko, Notélé, 26/11/25](#)

• Catherine Makereel, *Le Soir*, 12/11/25

28 SCÈNES

Céline Delbecq, infatigable briseuse de silences

Redonner corps à des êtres que la société a abîmés, silencieux. Telles sont les bouleversantes expériences portées à la scène par une des plumes les plus douées de nos scènes et qui revient avec « Le silence de Claire Lagrange ». Au Rideau de Bruxelles.

CATHERINE MAKEREEL

La dernière pièce de Céline Delbecq, bientôt montée au Rideau, s'intitule *Le silence de Claire Lagrange*. Et c'est précisément dans ce silence que se trouve la clé de son écriture. Parce qu'avant le silence de Claire Lagrange, il y a eu les silences d'Agnès, victime d'inceste (dans *Le hibou*), mais aussi de Carine, femme broyée par un système qui écrase les êtres qu'il est censé protéger (dans *A cheval sur le dos des oiseaux*), ou encore d'une petite fille placée par le juge (dans *L'enfant sauvage*).

On pourrait encore citer *Hêtre*, *Abîme*, *Les yeux noirs*, *Cinglée* : chaque fois, il y a un même élan : « Je passe ma vie à mettre du récit là où il me semble qu'il en manque, où des vies sont malmenées en silence », nous confie l'autrice et metteuse en scène, ternoisienne d'origine, qui peut tracer l'origine exacte de cette obsession à combler les silences. « Je sais précisément d'où a surgi ce geste de l'écriture dans ma vie : j'ai perdu un ami très proche au début de l'adolescence – quand la frontière entre l'amour et l'amitié est encore si fine. Il a mis fin à ses jours lorsque nous avions 13 ans. Les questions qui ont entouré cette mort tragique (pourquoi, pourquoi, pourquoi) ont été aussi nombreuses que le silence a été épais. »

« Aucun adulte ne nous a parlé. Je pense qu'ils avaient peur. Ils étaient tétanisés », nous confie celle qui a grandi auprès d'une mère institutrice et d'un père psychopédagogue. « Mais je sais très bien que c'est de l'épaisseur de ce silence-là qu'est né le geste d'écriture chez moi – la nécessité de mettre du récit là où le tragique empêche de le faire. Le 22 novembre 1999, j'ai commencé à écrire tous les jours. Pour laisser place à ces

pourquoi, pourquoi, pourquoi, qui n'en trouvaient nulle part. » Elle ne savait pas alors que ses mots nourriront plus tard certaines des pièces les plus bouleversantes du répertoire belge francophone. D'autant que le théâtre est arrivé dans sa vie presque à son insu, à l'âge de sept ans. « Je n'avais pas spécialement envie d'en faire, mais j'étais très timide et j'y ai été fortement incitée par ma mère pour sortir un peu de cette timidité. Plus tard, vers 14 ans, ça a changé. Le théâtre a eu pour moi la fonction de faire famille. »

Une âme bourdieusienne

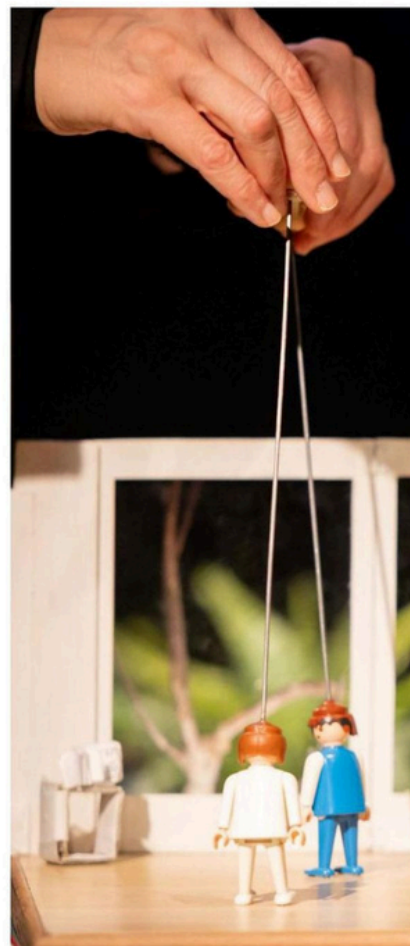
Au moment où elle vit une adolescence chaotique, tourmentée – « j'ai sombré, picolé, pris des médicaments » – et qu'on communique peu dans sa propre famille – « il y avait beaucoup de silences, surtout autour des choses sensibles » –, le théâtre lui est apparu comme une tribu, un refuge. Une fois entrée au Conservatoire de Mons, elle ne trouve pas tout de suite sa place pour autant. « Je n'étais jamais tranquille sur scène. C'était l'enfer d'être toute la journée sous le regard. » Jusqu'à ce qu'elle rencontre Luc Dumont en cours d'écriture. « Ça a été incroyable parce que cette occupation intime et tourmentée qu'était l'écriture chez moi pouvait se tourner vers les autres et pouvait faire du bien à d'autres. N'importe qui qui souffre aime que des mots soient posés sur son histoire. »

Bourdieusienne dans l'âme, Céline Delbecq commence à se pencher sur ces êtres abîmés par la machine sociale. « Au-delà d'écrire sur des êtres abîmés, j'écris surtout sur ce qui ne nous étonne plus alors que ça devrait nous étonner encore. » Comme le sort des enfants placés par le juge et ballotés dans une existence dont ils et elles

peinent à redevenir le sujet. « Je crois que je tiens cette fibre sociale de mon père. Il a été un temps éducateur spécialisé et il m'a appris qu'il avait lui-même créé un centre pour les enfants qui voulaient se barrer de chez leurs parents. Mais on lui a reproché d'être un "facilitateur de fugues". Le centre a pu rester ouvert mais à condition qu'il collabore avec la justice. C'est alors devenu un foyer pour enfants placés. Il ne m'en avait jamais parlé avant que je n'écrive *L'enfant sauvage*. Mon père a l'engage-



Je passe ma vie à mettre du récit là où des vies sont malmenées en silence.



ment discret. »

En baptisant sa compagnie La Bête Noire, Céline Delbecq avait dans l'idée de briser un maximum de tabous, du suicide à l'accompagnement dans la mort en passant par les violences conjugales et intrafamiliales. Jusqu'à aborder aujourd'hui la psychiatrie et la camisole chimique. *Le silence de Claire Lagrange* met en scène une jeune femme abattue par un lourd traitement médicamenteux à la suite d'une décompensation psychotique. La pièce nous emmène au sein d'une maison de soins psychiatriques pour nous étonner qu'une jeune femme de 28 ans ne soit plus que l'ombre d'elle-même, abandonnée à ce demi-sommeil par l'hôpital et par la société. « Ce qui m'intéresse dans cette histoire, ce n'est pas tant la psychiatrie que de dire à quel point Claire Lagrange n'est pas folle. »

Ecouter le délire

Pour écrire cette pièce, l'autrice s'est notamment inspirée des écrits de la psychiatre Muriel Salmons sur les violences sexuelles : « Elle dit que le délire contient le traumatisme. Que si on

prend le temps de l'écouter... Elle a par exemple accompagné une femme qui a pu remonter, en décodant les symboles, à un abus sexuel qu'elle avait vécu à l'âge de deux mois par un babysitter. Le babysitter a ensuite été retrouvé et a avoué. » Lors d'une résidence d'écriture dans un hôpital psychiatrique en Suisse, Céline Delbecq a aussi fait des rencontres qui ont nourri sa réflexion : « Une psychiatre me disait que 80 % des personnes hospitalisées ont vécu des abus sexuels dans l'enfance, hommes et femmes confondus. C'est quand même une aberration que ce soit les victimes qui se retrouvent dans un hôpital psychiatrique et que ce soit elles que l'on fait taire. »

C'est ce que raconte *Le silence de Claire Lagrange* : « Il y a quelque chose qui n'a pas pu être dit et qui ne peut donc resurgir que dans la décompensation psychotique. Et quand ça décompense, on fait tout pour remettre la personne au silence, par les médicaments. Il y a une espèce de fatalité. Or, le théâtre peut remettre un peu de récit. Dire : "Non, elle n'est pas folle. Tout est fou dans son histoire, mais pas elle." »

Elle, elle est victime depuis toujours. » La pièce prend donc le temps de déplier son histoire, de comprendre ce qu'elle a vécu pour être dans cet état-là. Qu'est-ce que son silence amorphe raconte de notre monde aussi, qui anesthésie, met sous silence pour arrêter le désordre ? « Claire Lagrange est inspirée d'une personne de mon entourage que j'ai vu délirer et donc, ça m'a soulagée qu'elle puisse avoir un traitement médicamenteux. Mais qu'est-ce qu'on fait, une fois que la crise est calmée ? On la laisse dans cet état-là ? On estime qu'elle est guérie ? En écrivant la pièce, je me suis aussi demandé : qu'est-ce qui fait le plus disjoncter ? Est-ce que c'est l'abus en lui-même ou est-ce que c'est le silence autour ? »

Des Playmobil, symboles de l'enfance

Une histoire qui n'est pas sans rappeler le récent et inoubliable roman d'Adèle Yon, *Mon vrai nom est Elisabeth*. Le récit de Céline Delbecq, porteur d'un chagrin personnel, a mis cinq ans à éclore. « Au départ, il devait y avoir six interprètes au plateau. Mais j'avais l'impression de tricher, de "faire du théâtre", alors que tout ce que j'avais écrit était vrai, si vrai. » Pour rester dans cette véracité, Céline Delbecq décide de partager elle-même son texte sur scène et de nous inviter dans son bureau. « Il se fait que, dans mon bureau, il y a des Playmobil. Je les utilise pour écrire : dès qu'un texte a plus de trois personnages, ils m'aident à suivre les entrées, les sorties, à ne pas oublier un personnage en coulisse. »

C'est ainsi que les Playmobil – jouets symboliques de l'enfance – sont apparus sur scène, manipulés par Isabelle Darras. « Le fait que ce soit des objets, qu'ils soient désincarnés, ça raconte aussi quelque chose. Dans la pièce, deux personnages observent Claire et se demandent comment on peut remettre quelqu'un dans son corps ? C'est le fil conducteur de l'écriture : comment la remettre en vie ? Est-ce qu'elle va revenir à elle un jour ? A celle qu'elle était avant ? Ou est-ce qu'elle est foutue ? Dans la vie, je n'en sais rien mais, au théâtre, on peut trouver des solutions. Et peut-être que si on appliquait les solutions du théâtre à la vie, ça serait possible aussi. »

Le silence de Claire Lagrange du 18 au 28/11 au Rideau, Bruxelles. Du 2 au 4/12 sur MARS, Mons Arts de la Scène. Les 6 et 7/2 à la Vénérerie, Bruxelles. Du 1 au 15/4 au Blocry, Louvain-la-Neuve. Le 28/5 à la Maison Poème, Bruxelles.

Un théâtre d'objets manipulé par Isabelle Darras.

© BARBARA BUCHMANN-COTTEROT



À 28 ans, Claire, hospitalisée en psychiatrie et sédatée, a perdu tout élan de vie

Scènes Dans "Le Silence de Claire Lagrange", Céline Delbecq immerge le public dans une maison de soins psychiatriques. Et interroge: que dit la camisole chimique du fonctionnement de notre monde? Au Rideau dès ce 18 novembre.

Rencontre Stéphanie Bocart

C'est ma 12^e pièce de théâtre et aussi celle qui aura été le plus difficile à écrire." Il aura, en effet, fallu plus de cinq ans à Céline Delbecq (Compagnie La Bête noire) pour coucher sur le papier *Le Silence de Claire Lagrange*, "un objet littéraire vivant", décrit-elle, à découvrir dès ce 18 novembre au Rideau.

Si raconter cette histoire s'est avéré douloureux, "c'est sans doute parce que cette pièce est plus proche de moi que toutes les autres", confie l'autrice, metteuse en scène et comédienne. "Le point de départ, c'est une Claire Lagrange de mon entourage, explique Céline Delbecq, c'est-à-dire quelqu'un qui a fait une décompensation psychotique, a été hospitalisé et 'médiqué', ce qui a permis d'arrêter la crise." Et de préciser: "Je ne suis pas anti-traitement, pas du tout. Je pense que les médicaments sont indispensables." En revan-

"Le point de départ, c'est une Claire Lagrange de mon entourage, c'est-à-dire quelqu'un qui a fait une décompensation psychotique, a été hospitalisé et 'médiqué', ce qui a permis d'arrêter la crise."

Céline Delbecq

Autrice, metteuse en scène et comédienne



La nouvelle création de Céline Delbecq, "Le Silence de Claire Lagrange", met en scène, avec des Playmobil, une jeune femme de 28 ans en maison de soins psychiatriques.

che, "une fois la crise stabilisée, que fait-on de cette anesthésie [chimique] des élans vitaux, des désirs, de la joie ? interroge-t-elle. Que fait-on socialement de ces vies anesthésiées ? Que dit la 'camisole chimique' sur le fonctionnement de notre monde ?"

Voix de l'écriture et théâtre de Playmobil

Dans *Le Silence de Claire Lagrange*, Claire, 28 ans, a été hospitalisée à la suite d'une crise psychotique. Éprouvée par un lourd traitement médicamenteux, elle n'apparaît plus que comme l'ombre d'elle-même. Dans cette maison de soins psychiatriques, la jeune femme, assise à une table, peint, lentement. Jean et Silvia, deux autres résidents, l'observent, étonnés : son silence, sa lenteur extrême contrastent avec l'agitation dans laquelle Claire est arrivée quelques jours plus tôt. Leur dialogue est interrompu par Madame, qui court d'une pièce à l'autre, submergée par des chiffres, des grilles, des listes... Puis, il y a Madame Lagrange, la mère de Claire. Elle se sent perdue. Jamais, elle n'aurait pu imaginer un tel événement survenir dans leur famille.

"Ce spectacle, j'ai d'abord voulu le mettre en scène avec six interprètes au plateau, se souvient Céline Delbecq. Mais j'ai tout fait annuler. J'ai eu l'impression de tricher, de me trahir, de 'faire du théâtre' alors que tout est vrai. Il n'y a pas une seule ligne dans l'écriture qui triche." Pour être au plus près de la voix de l'écriture, rester dans la vérité, Céline Delbecq a donc décidé de venir partager elle-même son texte sur scène, non pas en tant que comédienne, mais bien en tant qu'auteurice. Et d'oublier la mise en scène pour inviter le public dans son bureau.

Dans son bureau, Céline Delbecq a des Playmobil. Elle utilise ces petits personnages en plastique pour écrire : régler les entrées et sorties de scène ; identifier qui parle, où l'on est ; etc. Il lui est apparu comme une évidence de les utiliser dans *Le Silence de Claire Lagrange*, avec la complicité de la comédienne et créatrice Isabelle Darras, qui manipule les figurines.

"Utiliser le théâtre d'objets permet de créer un abîme, une distance nécessaire pour parler de cette matière très dense, estime Isabelle Darras. Plus précisément, on n'est pas dans l'illustration du propos. Céline est sur scène et joue tous les personnages. Moi, je traduis visuellement ce qu'il y a dans sa tête. Tout l'enjeu a été de faire en sorte que les Playmobil apportent quelque chose en plus, mais sans annuler la gravité du propos ou la poétique." Sur scène, une maquette, conçue par le scénographe Ronald Beurms, prend peu à peu forme et s'anime. "Il y a eu un vrai travail de recherche, reprend Isabelle Darras, pour que ces Playmobil puissent bouger la tête, se tenir debout tout seuls, se déplacer..." Tout ce petit monde est également filmé et projeté en direct sur écran afin que le public puisse saisir chaque détail.

"On connaît tous une Claire Lagrange"

"Se trouver en détresse mentale peut arriver à tout le monde, relève Céline Delbecq. La maladie mentale a 40000 visages. Ce n'est pas que la décompensation psychotique, ce n'est pas que le trouble bipolaire ; ça peut être la dépression, l'anorexie, le désir de mourir, etc. On connaît donc tous une Claire Lagrange dans notre entourage." Avec tout le lot de stigmatisation, de peur et de honte que ça charrie. Secrètement, Céline Delbecq nourrit l'espoir que "le public sorte de la salle en se disant que Claire a vécu cette histoire-là, mais qu'elle n'est pas folle. Et, donc, que toutes les Claire Lagrange qu'on connaît ne sont pas folles. Je ne sais pas si j'y arriverai, mais ce serait magnifique."

→ Bruxelles, Le Rideau, à partir de 16 ans, du 18 au 28 novembre - 02.737.16.01 - lerideau.brussels

→ Une rencontre aura lieu le 20 novembre après la représentation sur le thème "Le recours à la camisole chimique dans le traitement des patients et la violence qui en résulte", avec Sébastien Decupere (Ligue des Droits humains), Aurélie Ehx (L'Autre lieu) et Sophie Muselle (modératrice - L'Appétit des Indigènes)

Pierre Oswald, psychiatre : "La folie reste le tabou ultime"

Au Rideau, dès ce 18 novembre, Céline Delbecq s'interroge dans sa nouvelle création, *Le Silence de Claire Lagrange*, sur l'état d'une patiente, Claire, hospitalisée à la suite d'une crise psychotique. Elle est stabilisée – les médicaments ont fait leur effet – mais apparaît totalement amorphe. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela révèle du fonctionnement de notre société ? Éléments de réponse avec le professeur Pierre Oswald, directeur du service de Psychiatrie de l'ULB ; Sébastien Decupere, travailleur social (Ligue des Droits humains) ; et Sophie Muselle, cofondatrice et directrice de L'Appétit des Indigènes, troupe de théâtre qui s'interroge sur la vision qu'une société a de la normalité et de la folie.

"En cas de troubles mentaux 'sévères' (comme la schizophrénie, certains troubles bipolaires, certains troubles psychotiques...), il y a, parfois, nécessité d'hospitalisation, qui peut être volontaire ou sous contrainte", explique le professeur Pierre Oswald. Et de développer : "L'hospitalisation volontaire a pour intérêt de concentrer dans un court laps de temps toute une série d'expertises, c'est-à-dire de concertations, de rencontres entre le patient et le monde soignant, entre le monde soignant et la famille, entre les différents intervenants, professionnels ou non. Mais aussi de proposer des soins les plus interdisciplinaires possibles (psychiatrie, psychologie, kiné, ostéopathe, assistant social, infirmier...)." Quant aux hospitalisations sous contrainte, "elles font l'objet d'une réglementation très stricte. Elles relèvent de la responsabilité d'un juge de paix, qui peut imposer une hospitalisation si le patient présente clairement une maladie mentale, s'il se met en danger ou les autres, et s'il n'y a pas d'alternative". On précisera que l'internement est une mesure pénale qui concerne les personnes qui ont commis un crime ou un délit et sont jugées irresponsables de leurs actes (environ 4000 en Belgique).

Quant aux hospitalisations sous contrainte, "elles font l'objet d'une réglementation très stricte. Elles relèvent de la responsabilité d'un juge de paix, qui peut imposer une hospitalisation si le patient présente clairement une maladie mentale, s'il se met en danger ou les autres, et s'il n'y a pas d'alternative". On précisera que l'internement est une mesure pénale qui concerne les personnes qui ont commis un crime ou un délit et sont jugées irresponsables de leurs actes (environ 4000 en Belgique).

La violence, une réalité

Quid dans tout cela des traitements médicamenteux, dont on sait qu'ils sont souvent (très) lourds ? Ancien directeur médical du Centre hospitalier Titeca, Pierre Oswald reconnaît volontiers "les excès d'une psychiatrie lourde. Parfois, on veut 'casser' la crise et le patient est, un peu, voire beaucoup, sédaté, admet-il. Mais on essaie de limiter le plus vite possible les doses de médicaments pour éviter cette sédation. Le but n'est pas de faire de nos patients des légumes. Au contraire. On essaie qu'ils puissent le plus vite possible faire des choix".

"Il y a effectivement des évolutions parce que des sonnettes d'alarme ont été tirées en Belgique, en France, etc.", observe Sophie Muselle. Mais il reste, selon elle, une préoccupation majeure : "Quand on parle d'une personne schizophrène ou psychotique, on évoque beau-

coup la possibilité que cette personne soit violente, mais très peu qu'elle puisse être violente."

Sébastien Decupere a travaillé quelque temps en hôpital psychiatrique et il retient de cette expérience "la violence" qui y régnait parfois. "La contention, par exemple, est une intervention assez musclée auprès de patients qui manifesteraient des comportements violents ou seraient trop dangereux pour autrui ou eux-mêmes, témoigne-t-il. Certes, il y a des protocoles à respecter, avec des techniques de mise au sol, de clés [magnétiques]. Mais être à quinze sur un patient pour le mettre en chambre d'isolement, l'attacher à un lit et l'injecter de force, ça reste extrêmement violent pour le patient et très choquant pour les soignants." Or, poursuit-il, "c'est considéré comme un acte de 'soin', qui serait indispensable au bon fonctionnement de l'institution". Sophie Muselle pointe également "une violence invisible", qui peut être "une forme de condescendance dans la façon de parler au patient, une tendance à ne pas tout à fait le consulter sur sa prise en charge, une infantilisation..."

Imaginaire du "fou dangereux"

Si elle peut exister en unités psychiatriques, la violence envers les patients souffrant de

certaines maladies mentales se manifeste aussi dans la vie quotidienne. L'anxiété, la dépression, le burn-out... sont, aujourd'hui, acceptés et reconnus dans notre société, mais "il y a toujours une très grande stigmatisation vis-à-vis de la schizophrénie, la psychose, déplore Sophie Muselle. Il y a encore ce regard du 'fou dangereux', qui est, dans l'imaginaire collectif, très puissant, alors qu'une personne en souffrance psychique est beaucoup plus susceptible d'être victime de violence en rue parce qu'elle a un comportement qui dérange, effraie".

Un constat que rejoint le Professeur Oswald : "Les troubles psychotiques restent un sujet tabou. Si la société s'ouvre à des pathologies comme l'épuisement, la dépression... il reste un tabou ultime qui est celui de la folie, peur sociétale ancestrale alimentée par la littérature, le cinéma, la pop culture, etc. Donc, cette peur du fou nourrit encore des tabous envers une partie de nos patients." Pourtant, assure-t-il, "une personne psychotique peut vivre tout à fait normalement, dans le respect de ses choix, et à condition de reconnaître ses difficultés comme un handicap et non une maladie irréversible". Il ne faudrait, en effet, pas oublier que "nous sommes tous, malheureusement, à même de pouvoir vivre de tels épisodes". "La schizophrénie touche 1 % de la population et la psychose, 3 à 4 %. Ces maladies ne sont donc jamais loin de nous."

St. Bo.

→ * Selon le SPF Santé publique, en Belgique, le taux global d'hospitalisations sous contrainte est passé de 7,1 habitants/10000 en 2010 à 9,4/10000 en 2021

“Le Silence de Claire Lagrange” : quand le bruit du monde provoque le désordre mental

Scènes Céline Delbecq s'interroge sur l'état d'une patiente en psychiatrie.

Critique Stéphanie Bocart

Tout commence dans un bureau, celui de Céline Delbecq (compagne La Bête noire). L'autrice, comédienne et metteuse en scène, assise à son établi, réfléchit à sa nouvelle création, *Le Silence de Claire Lagrange* ★★★★★. “En tout cas, il faut qu'on commence avec elle, avec Claire [...] On verrait sa lenteur”, indique-t-elle à voix haute. L'histoire se déroule dans une maison de soins psychiatriques. Plus précisément, dans l'espace commun de cette structure. Elle est excentrée. De la ville, il faut traverser une épaisse forêt pour y accéder. Céline Delbecq continue d'exposer le fil de son récit: “Claire est assise à une table. Elle peint lentement avec de la gouache pour enfant.” Près de la fenêtre, deux autres résidents la regardent. Sylvia, assise dans le canapé, lit un livre, et Jean est debout. Tous deux s'interrogent: comment cette jeune femme, si silencieuse, si lente, (en) est-elle arrivée là?

Isabelle Darras, comédienne et créatrice, s'est glissée sur le plateau, côté jardin. Une maquette, conçue par le



génial scénographe Ronald Beurms, est posée sur un support. C'est là que l'imaginaire de Céline Delbecq va prendre vie. Tous les personnages de son récit sont matérialisés par une figurine Playmobil, animée par Isabelle Darras. Formidablement ingénieux! Et pour que le public puisse bien voir, tout ce petit monde est filmé et projeté en direct sur grand écran.

Délicatesse et intelligence

Burn-out, dépression, anxiété, anorexie..., notre société prend de mieux en mieux en compte la santé mentale de la population. Mais il reste toute une frange de troubles mentaux (psychose, schizophrénie...) qui demeurent tabous, car souvent associés à la

folie. Or, personne n'est à l'abri de vaciller un jour. À l'image de Claire Lagrange. Avocate, mariée, maman d'un petit Roméo, “Claire est si discrète, si facile”, raconte sa mère, Madame Lagrange, qui ne comprend pas comment un tel événement a pu arriver. Outre les patients (Claire, Sylvia et Jean), Céline Delbecq joue aussi la maman de Claire, son petit garçon (qui vivent en ville) ainsi que “Madame”, une infirmière de la maison de soins psychiatriques qui court dans tous les sens, noyée dans les tâches et les chiffres.

Avec beaucoup de délicatesse et d'intelligence (et même un peu d'humour), Céline Delbecq dépeint comment le bruit, le fonctionnement du monde peut provoquer le désordre mental. Comme le dessin que peint Claire, elle appose par petites touches des éléments qui permettent de mieux comprendre l'état de Claire et de notre société, toutes deux malades: une fissure dans le mur (métaphore du corps brisé de Claire, mais aussi du système des soins de santé, en particulier en psychiatrie); des gouttes qu'on administre aux patients pour stabiliser les crises (et après, que fait-on?); une course effrénée au rendement et à la productivité; une enfance volée...

Pièce redoutable, *Le Silence de Claire Lagrange* est à la fois puissant et vibrant grâce à la plume remarquable de Céline Delbecq et son interprétation brillante sur scène.

On en sort profondément ému tant l'imaginaire du récit fait surgir l'implacable noirceur de notre réalité.

On en sort profondément ému et bouleversé tant l'imaginaire du récit, magnifié par la poésie de la scénographie, fait surgir l'implacable noirceur de notre réalité.

→ Bruxelles, Le Rideau, jusqu'au 28 novembre - 02.737.16.01 - lerideau.brussels. Puis à Mons Arts de la Scène du 2 au 4 décembre

SCÈNES

« Le silence de Claire Lagrange » : raconter la soumission chimique avec des Playmobil

Manipuler des Playmobil pour redonner corps à des êtres que la société a abîmés, figés, «silenciés», telle est l'idée brillante de la nouvelle pièce de Céline Delbecq. On y questionne les fêlures invisibles, l'hôpital psychiatrique, la soumission chimique et un monde trop pressé.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

En tout cas, il faut qu'on commence par elle, par sa lenteur. On jouerait avec la lumière pour ne voir que sa silhouette. On devinerait qu'elle est dans un espace trop grand pour elle. Elle peint lentement, pas comme quelqu'un de fatigué, non, c'est une autre lenteur. » Tandis que Céline Delbecq, assise à son bureau, écrit le début de sa pièce, exprimant tout haut ce qu'elle couche sur la page, la scène peu à peu prend corps sous nos yeux sous la forme de... Playmobil.

Manipulés par Isabelle Darras sur une petite table où se déploie le décor miniature d'un centre de soins, des playmobils prennent vie de manière étonnante dans un tableau filmé, et projeté en grand sur un écran en fond de scène. Qui eût cru que des playmobils, ces objets de plastique si figés, pourraient donner chair à des personnages de théâtre avec une telle symbolique ? Car ces objets inanimés, désincarnés, racontent tant de non-dits dans *Le silence de Claire Lagrange*, nouvelle pièce de Céline Delbecq.

Des rustines illusoires

Il y est question d'une femme abattue par un lourd traitement médicamenteux, à la suite d'une décompensation psychotique. Placée dans une maison de soins psychiatriques, à la lisière d'une forêt, Claire a sombré dans le silence. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même abandonnée à ce demi-sommeil par l'hôpital

et par la société. Un playmobil pour dire cette femme amorphe, ce corps déserté, l'idée est brillante.

Par ailleurs, jouet emblématique de l'enfance, le Playmobil évoque ici les fêlures invisibles qui ont germé dans les jeunes années de Claire et que l'on devine en filigrane dans la pièce. Comme Claire ne parle plus, c'est son entourage qui distille des indices sur ce qui a propulsé la jeune femme dans cet état. Une mère, une soignante et deux résidents de la maison de soins, Jean et Sylvia, qui observent Claire mais aussi l'institution psychiatrique qui, soumise aux pressions économiques d'un monde pressé, se fissure elle aussi, au sens propre comme au figuré. Un monde qui n'a plus le temps de rentrer dans l'épaisseur des êtres, qui n'a plus de temps d'écouter les gens malades, d'écouter ce que leur délire dévoile, qui n'a plus le temps de réparer les fissures. Un monde réduit à appliquer d'illusoires rustines.

Si le récit est parfois un peu désordonné, la performance de Céline Delbecq force le respect, la comédienne endossant tous les rôles à un rythme vertigineux. Sa manière de sauter d'une voix à l'autre, de laisser son corps être traversé par tous les personnages de l'histoire, évoque même une forme de schizophrénie qui fait totalement écho à cet univers en souffrance où se croisent des êtres malades. A la table des Playmobil, Isabelle Darras manie les personnages et le décor avec dextérité, parvenant même à activer mystérieusement le bras de Claire quand celle-ci peint des dessins énigmatiques mais porteurs de sens pour qui prend le temps de s'y attarder. Une plante à l'arrière-plan suffit à évoquer une forêt et des décors portatifs nous projettent parfois dans la ville.

Comment remettre Claire dans son corps, dans la vie ? Telle est la question qui infuse cette pièce hypnotique, aux sentiers tortueux et d'une poésie singulière. Sans jamais apporter de réponses simplistes, Céline Delbecq creuse des pistes où l'humain, abîmé, *silencié* par une société à la course folle et individualiste, se fraye un chemin, vaille que vaille, jusqu'à nos cœurs. Des pistes où l'on retisse un espace commun, un espace où l'on prend le temps de s'émerveiller des petits miracles qui peuvent surgir quand on fait un tout petit pas de côté.

Jusqu'au 28/11 au Rideau, Bruxelles. Du 2 au 4/12 sur MARS, Mons Arts de la Scène. Les 6 et 7/2 à la Vénérie, Bruxelles. Du 1 au 15/4 au Blocry, Louvain-la-Neuve. Le 28/5 à la Maison Poème, Bruxelles.

Céline Delbecq écrit et la scène prend corps sous nos yeux. © ALICE PIEMME



Web

- [Louis Thiébaut, RTBF.be, 19/11/25](#)

THÉÂTRE

"Le silence de Claire Lagrange" au Théâtre du Rideau : l'absolue nécessité de s'émanciper par la créativité

Au théâtre du Rideau à Bruxelles, du 18 au 28 novembre, Céline Delbecq nous invite dans son bureau. Elle y écrit une histoire des plus complexes à transmettre, celle des silences. Ces instants de non-dits, de calme dans lesquels s'engouffre le vent sont finalement des plus parlants. "Le silence de Claire Lagrange", d'une plume juste et précise, tente de rendre corps aux mis sous silence dans un élan créatif.

Par Louis Thiébaut



Le bruit de la ville, le silence de la forêt

De la ville, il vous faudra traverser les bois, une épaisse forêt de sapins et de fougères. Vous y croiserez peut-être un sanglier, une biche, rencontre étonnante. Et loin du bruit citadin, derrière ce monde de verdure qui pourrait vous dévorer, se cache un grand établissement. Dans la salle commune de ce bâtiment, Jean tente d'écrire, Silvia feint la lecture pour trouver la paix. Tandis que Claire, la nouvelle arrivante, le regard inhabitué, peint avec de la gouache d'enfant.

Autour du silence de Claire, les mots de Jean et de Silvia, les pas et les calculs incessants de la directrice résonnent. Dans la salle commune, la fissure grandit et personne ne



semble vouloir s'en occuper. De l'autre côté de la forêt, dans le bruit de la ville, la mère de Claire ne comprend pas. Comment un tel événement a-t-il bien pu arriver à sa fille ?

"Le silence de Claire Lagrange" : du jeu à la création

Dans l'obscurité de la salle, c'est à la genèse du projet de création que nous sommes renvoyés. Penchée sur son bureau, Céline Delbecq écrit, donne naissance à son histoire. Puis, son double apparaît. Isabelle Darras insuffle la vie à ces Playmobil qui, depuis plusieurs minutes, attendent de jouer leur rôle. Nous revoilà enfants, à jouer, à imaginer un univers qui, porté par la voix de Céline et les gestes d'Isabelle, se déploie sous nos yeux. Chaque détail, chaque mouvement de la maquette, conçue par Ronald Beurms, est une surprise suivie avec minutie et attention par le public.



Rapidement, le centre de soins s'anime des voix de Jean et de Silvia, interprétés avec fulgurance par Céline Delbecq tout au long de la représentation. De leurs questionnements naît le nôtre : comment Claire est-elle devenue si silencieuse ? Quel événement l'a menée jusqu'ici ?

Derrière l'histoire de Claire se cache un univers à taille humaine : celui du soin, de la guérison, de la souffrance et du dialogue, mais aussi celui de l'imaginaire et de la création.

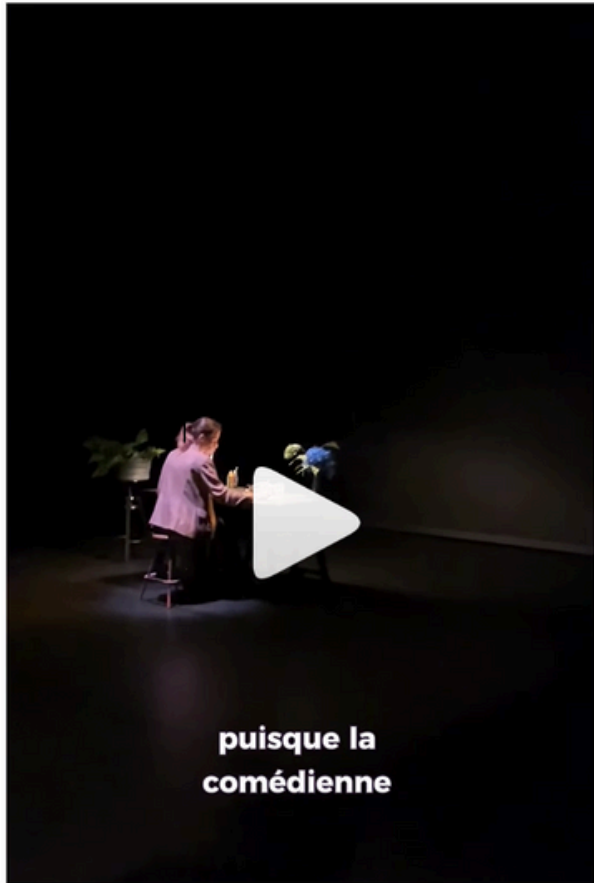
Le silence de Claire Lagrange est multidimensionnel, d'une écriture profonde et juste.

C'est une invitation à la reconnexion au sensible dans une société où l'humain est trop souvent quantifié, transformé en donnée. Céline Delbecq nous invite à réhabiliter nos corps avec puissance et à nous émanciper par l'art, par une créativité et une imagination trop souvent considérées comme secondaires ou inutiles.

► *Le silence de Claire Lagrange* au Théâtre le Rideau à Bruxelles, du 18 au 28 novembre 2025.



- [Charlotte Maréchal, réel instagram, 20/11/25](#)



puisque la comédienne

charlotsofculture et lerideau.brussels
Collaboration commerciale
Audio d'origine

charlotsofculture 2 sem
Le Silence de Claire Lagrange, c'est l'histoire d'une jeune femme qui se retrouve en maison de soins psychiatrique. 🍷 C'est aussi l'histoire d'une autrice qui tente d'en écrire une pièce de théâtre. 🗣️ Comment en est-elle arrivée là ?

Écriture et mise en scène Céline Delbecq - Avec Isabelle Darras et Céline Delbecq.

Infos pratiques:
📍 Le Rideau de Bruxelles
📅 Jusqu'au 28.11
💡 Pay what you can

*Collaboration commerciale
[#publicité](#) [#theatre](#) [#bruxelles](#) [#culture](#)

- [Eric Russon, L'Echo, 22/11/25](#)



[Actualité](#) [Investir](#) [LIVE](#) [Mon Argent](#) [Sabato](#) [ABONNEZ-VOUS](#) [LOGIN](#)



Les taux allemands grimpent après les commentaires de Schnabel



Le Bel 20 en vert | Avis de brokers sur UCB, Ageas, AB InBev, Elia et Deme | Positions "short" sur Solvay, Aedifica et Melexis (+Briefing)



Belfius va-t-il devenir act d'Ethias?

Quand le théâtre raconte l'enfermement psychiatrique à travers Playmobil

Céline Delbecq signe avec "Le silence de Claire Lagrange" un réquisitoire puissant contre la camisole chimique et le système qui invisibilise les malades. Avec le concours de Playmobil!

LE SILENCE DE CLAIRE LAGRANGE

En regards décalés, une approche de la souffrance

La miniaturisation des scènes de la vie quotidienne grâce aux personnages minuscules des Playmobil, est-ce une activité qui vous fascinait et vous fascine encore ? moi j'aimais. Je les aime toujours. Et je sais qu'on les utilise aussi ailleurs que dans les jeux d'enfants, par exemple dans des scènes de constellations familiales. Mais aussi au théâtre, au Rideau de Bruxelles dans « Le silence de Claire Lagrange », la dernière création de Céline Delbecq, où elle assume le texte, le jeu, la mise en scène et interprète tous les personnages et principalement celui de la narratrice et celui de la mère de Claire.

Claire, un des quatre personnages Playmobil qu'on voit sur la scène miniature installée à gauche du plateau. Claire était une petite fille qui voulait sauver les animaux. Une enfant un peu étrange. Claire tentait d'attirer l'attention de sa mère qui la couvait, mais pas comme il aurait fallu. Trop peu et trop à la fois. Il y a eu un couac relationnel, et il y eut l'accident : la petite fille est tombée de l'arbre où elle avait grimpé. La pièce commence bien plus tard, aujourd'hui, où Claire est patiente dans un établissement spécialisé, où deux autres patients la regardent et parlent d'elle, commentant ses faits et gestes, ses gestes très lents pour peindre avec de la gouache pour enfants.

Au centre du plateau plongé dans la pénombre, une femme, de dos, assise à son bureau écrit le texte de la pièce. Céline Delbecq narre et joue ce que l'on voit sur le mini plateau. Elle est aussi cette mère de Claire, rongée par la culpabilité et un sentiment d'impuissance : est-ce de sa faute si sa fille est en souffrance mentale ?

Avec l'assistance d'Isabelle Darras, spécialiste renommée du théâtre d'Objets et des marionnettes, trois espaces démultiplient le récit et le jeu, le mini plateau (maquette animée et scénographie de Ronald Beurms), le grand plateau et quelques belles images vidéo d'Alice Piemme.

Avec sa grand-mère, Roméo le jeune fils de Claire voudrait aller voir sa maman. Mais une forêt les sépare de l'institution de soins où Claire est casée. Une infirmière playmobil, - ou est-ce la directrice ? - traverse souvent le petit plateau, habitée, tourmentée par les chiffres et les exigences administratives.

Et les voix de tous les personnages, sauf Claire la silencieuse se succèdent. Le tour de force de Céline Delbecq est de les interpréter et les alterner avec agilité. Elle parle sans doute un peu trop vite, ce qui ne facilite pas l'écoute tant qu'elle joue dos au public. Elle se retourne et le jeu des lumières de Jérôme Dejean, l'univers sonore de Pierre Kissling contribuent à créer un spectacle intime, étrange et attachant.

Entre réalisme, - celui de la représentation de la « folie », des maladies mentales ou d'un handicap psychomoteur consécutif à un accident-, et symbolisme, le texte de Céline Delbecq mêle deux ou trois registres et porte au théâtre avec intelligence, douceur et images poétiques ces sentiments qu'on éprouve dans notre vie, lorsqu'un de nos proches - ou nous-mêmes - sommes confrontés à « une personne qui n'a plus toute sa tête », comme on dit. Dans l'espace de la salle du Rideau, une ouverture pudique et émouvante sur ce mélange du rationnel et l'irrationnel, du réalisme et du poétique.

Françoise Nice

Au Théâtre du Rideau à Bruxelles « Le silence de Claire Lagrange », par Céline Delbecq et la Cie La Bête Noire » texte publié par Le Rideau et Emile Lansman. A voir jusqu'au 22 novembre. (Photos Alice Piemme).

Presse audio-visuelle

Radio

- [Eric Russon, Kiosk, 22/11/25](#)

Kiosk

La chronique d'Eric Russon

3 min | Publié le 22/11/25 | Disponible jusqu'au 22/11/2026



Ecouter



Tous les
épisodes



Ajouter à
mon Auvio



Partager

"Le silence de Claire Lagrange" de Céline Delbecq jusqu'au 28 novembre au Rideau à Bruxelles.

- [François Caudron, Les Arts de la scène, Musiq3, 25/11/25](#)

Accueil > Audio > Culture

Musiq3 - Culture

Les arts de la scène, avec François Caudron

"Le Silence de Claire Lagrange"

4 min | Publié le 25/11/25 | Disponible jusqu'au 25/11/2026



Ecouter



Tous les
épisodes



Ajouter à
mon Auvio



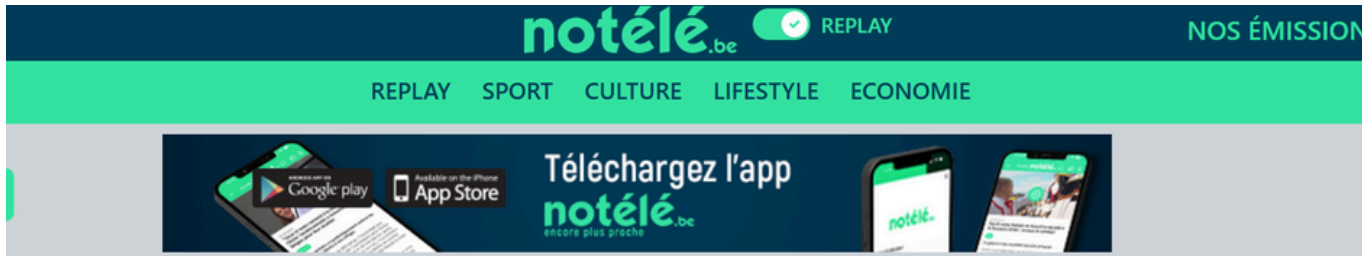
Partager

Coup d'œil sur l'actualité des arts de la scène et du spectacle vivant. Théâtre, Danse, Musique, Opéra par le prisme de l'interview et du reportage.

Presse audio-visuelle

TV

- [Aniko, Notélé, 26/11/25](#)



«Le silence de Claire Lagrange» de Céline Delbecq interroge la pratique des traitements psychiatriques et médicamenteux



Autrice, metteuse en scène et comédienne, la tournaissienne Céline Delbecq a présenté sa nouvelle création au Rideau de Bruxelles. Lauréate de nombreux prix et traduite en anglais, espagnol, allemand mais aussi arménien, persan et j'en passe, Céline Delbecq questionne une fois encore la société dans cette 12ème pièce "Le silence de Claire Lagrange".

CONTACTS

lerideau.brussels

02 737 16 01

Marie Wiame

Compagnie La Bête Noire

Chargée de Production et Diffusion

prod.compagniedelabetenoire@gmail.com

+32 490 211 322

Cassandre Figuero

Attachée de presse &

Communication non-digitale au Rideau

cassandre@lerideau.brussels

+32 492 95 60 20



facebook.com/lerideau.brussels



instagram.com/lerideau.brussels



twitter.com/RideauTheatre



vimeo.com/user8670615



youtube.com/user/TheatreRideaudebxl